

# LES HÉROS DE NOS ENFANTS

## Sources:

Blog <https://montblanc.hypotheses.org>

René Guenon (Le règne de la quantité et les signes du temps)

Julius Evola (Révolte contre le monde moderne)

**Remerciements** pour leur contribution à Laurent Guyenot et à l'illustratrice et auteur de BD Aurélie Betsch

## EXPOSÉ

Victor Hugo, Jeanne endormie IV, in l'Art d'être grand-père

*Moi je pense, elle rêve ; et sur son front descend  
Un entrelacement de visions sereines ;  
Des femmes de l'azur qu'on prendrait pour des reines,  
Des anges, des lions ayant des airs benins,  
De pauvres bons géants protégés par des nains,  
Des triomphes de fleurs dans les bois, des trophées  
D'arbres célestes, pleins de la lueur des fées,  
Un nuage où l'Eden apparaît à demi,  
Voilà ce qui s'abat sur l'enfant endormi.  
Le berceau des enfants est le palais des songes ;  
Dieu se met à leur faire un tas de doux mensonges ;  
De là leur frais sourire et leur profonde paix.  
Plus d'un dira plus tard : Bon Dieu, tu me trompais.*

*Mais le bon Dieu répond dans la profondeur sombre :  
— Non. Ton rêve est le ciel. Je t'en ai donné l'ombre.  
Mais ce ciel, tu l'auras. Attends l'autre berceau ;  
La tombe. —*

Ainsi d'après Victor Hugo, les rêves d'enfants sont un avant goût du Paradis, et les êtres qui peuplent leur imaginaire, loin de les tromper, leur révèlent au contraire ce qui est invisible, manifestent l'au delà.

Or, de tous ces personnages qui habitent les rêves d'enfants, le plus important c'est bien sûr le héros. Pour un enfant, le héros c'est celui qui sauve, qui fait quelque chose de bien. C'est aussi le personnage principal d'une histoire. Enfin, et surtout, le héros, c'est le modèle, celui qui force l'admiration, auquel on veut ressembler. Son existence est un appel.

Se pencher sur les héros de nos enfants, c'est donc en quelques sortes se questionner sur les fondements de l'âme humaine...

Je vous invite à me suivre dans cette étude du héros au fil des siècles, afin d'explorer ensemble les diverses facettes de ce personnage hautement révélateur des valeurs et besoins de notre société.

Le plan de l'exposé va suivre l'évolution chronologique du héros en Occident, de l'Antiquité jusqu'à nos jours:

*1- Définition et origines : entre les Dieux et les hommes*

*2- Le héros épique, du Moyen-Âge à l'âge classique : l'enchantement comme manifestation divine*

*3- Le héros ordinaire, des XVIII et XIX ème siècles : L'avènement du matérialisme et le désenchantement*

*4- L'anti-héros des XXème et XXIème siècles : Le retournement des valeurs*

## **I - DÉFINITION ET ORIGINE : entre les dieux et les hommes**

Un héros c'est un personnage, réel ou fictif, au dessus de l'humanité ordinaire, voué à rétablir l'ordre suite à une menace de chaos. Il a la responsabilité d'assurer le retour à l'unité, à l'harmonie, et au sens. Mais avant de devenir ce sauveur au service de la communauté, le héros était un guerrier victorieux.

C'est pour cela que Pierre Desproges affirmait: « la paix est le mildiou de l'héroïsme ».

En grec ancien, le mot *herôs* désigne un chef militaire ou un demi-dieu; il s'agit d'un homme d'un courage et d'un mérite supérieur, qui se distingue par une valeur extraordinaire ou des succès éclatants à la guerre. À la base, le héros est un mort divinisé par un culte public qui inclut des chants funéraires; ces derniers deviennent épopées et mythes. Donc, **le héros, c'est d'abord un mort, célébré à titre posthume par sa communauté.** L'épopée est un long poème narratif qui exalte, à travers les exploits d'un héros historique ou légendaire, un grand sentiment collectif, les idéaux et les valeurs de toute une nation. Les premiers héros sont donc des héros épiques.

Dans la théogonie du poète Hésiode l'origine du monde est dépeinte comme une suite d'âges où différentes races se succèdent sans pour autant s'engendrer; le mythe des races comme celui de Prométhée (la boîte de Pandore) racontent la séparation des hommes et des dieux à partir d'une origine commune: la race des Dieux y est clairement distincte de celle des héros. Les héros sont les demi-dieux qui nous ont précédés sur la terre; une fois morts, la plupart d'entre eux accède à la vie éternelle en gagnant les îles des Bienheureux (région des champs Élysées, aux enfers, réservée au héros)

Achille, héros de l'Iliade, appartient à cette race. C'est un guerrier impulsif, colérique et fier, dont les exploits militaires et la mort héroïque lui valent un culte. Notons que sur le champ de bataille, Achille fait face à deux Kères, sortes de divinités du destin, souvent représentées comme des êtres ailés; celles-ci lui imposent un choix : l'une d'entre elles lui offre une vie longue et heureuse, dans sa patrie, loin de la guerre; l'autre lui promet une renommée impérissable, au prix d'une mort prématurée : une existence plus courte mais plus glorieuse. Il choisit celle-ci, mais le regrette, une fois mort, car, au lieu de rejoindre l'île des bienheureux, il erre, tel un fantôme, dans le pré de l'Asphodèle, région des enfers réservées aux âmes qui n'ont commis ni crimes, ni actes vertueux. C'est un sort surprenant, mais qui est contrebalancé, réparé par le culte héroïque rendu à Achille par les humains.

Le pendant d'Achille, c'est Ulysse, héros de l'Odyssée. Or Ulysse est humain. Autre point de divergence: Ulysse brille par son intelligence et sa sagesse quand Achille agit sous le coup de la colère et de la soif de vengeance. Contrairement à Achille qui ne supporte pas la duplicité, Ulysse a souvent

recours au mensonge et à la ruse. Prudent, il ne se préoccupe que de survivre pour pouvoir retrouver les siens. Il fait pourtant preuve de bravoure en renonçant à l'immortalité que lui propose la déesse Calypso. En cela, il rejoint complètement Achille qui préfère la mort glorieuse au confort d'une vie sans éclat; c'est sans conteste ce geste qui fera accéder Ulysse au rang de héros

Donc, si Achille et Ulysse semblent diamétralement opposés, et comme « construits en symétrie », ils ont cependant en commun certains traits, qui permettent d'identifier ce qui définit un héros:

- **des qualités extra-ordinaires presque divines**, la force physique, la bravoure, ou l'intelligence et la persévérance et surtout le sens du sacrifice, ce que Julius Evola appelle le « mépris héroïque de la vie »; autrement dit, une certaine humilité face à leur destin, symbolisé chez les grecs par un fil, tissé puis coupé par les Parques (notons que le mot *fatum*, qui signifie destin en latin, est à l'origine du mot fée.).
- **des limites (notamment la condition de mortel) qui réaffirment un ordre supérieur au personnage** : Ulysse est mortel car il est humain; Achille bien que demi-dieu, est invincible sauf au niveau du pied par lequel sa mère l'a tenu pour le tremper dans le Styx.
- **la gloire après la mort ou l'éternité dans l'au-delà**: Pour Achille, le culte héroïque, semblable à un culte funéraire qui se poursuivrait pendant des années ; pour Ulysse, l'immortalité dans l'île des Bienheureux (région des Champs Élysées, aux enfers, destinée aux héros).

Si l'on s'accorde sur ces trois critères, pouvons-nous dire de Jésus Christ, en tant qu'être historique, qu'il est le héros le plus sublime de notre civilisation ? En lui, toutes les dimensions du héros rayonnent: l'essence divine et la condition mortelle, les plus hautes vertus, le sacrifice et l'éternité après la mort...

Ainsi, l'épopée antique a donné naissance à tous les héros de notre civilisation; de ce chant guerrier sont nées les chansons de geste du Moyen âge, elles mêmes à l'origine des contes puis du roman d'aventure.

Les héros antiques préfigurent ceux des époques ultérieures : il y a Achille dans Arthur, et Ulysse dans Robinson ou Pinocchio. La mémoire de leurs hauts faits a survécu aux civilisations qui les ont engendrés parce qu'ils sont des archétypes de l'idéal humain dans ce qu'il a d'universel.

Maintenant que nous avons une définition assez précise du terme, voyons comment les héros, bien qu'éternels dans la mémoire collective, sont également ancrés dans leur temps. Ils sont les enfants de leur siècle, dont ils se font souvent l'emblème.

## L'ÉVOLUTION DU HÉROS AU FIL DES SIÈCLES

### II. Le héros épique et l'enchantement comme manifestation divine...

Certaines caractéristiques de l'épopée persistent dans les écrits médiévaux que sont les chroniques franques de Grégoire de Tours, chansons de geste ou Vies de Saints, qui vantent les hauts faits de personnages réels, de « vrais héros » comme Roland (fin du XIème siècle); Les personnages fictifs sont quant à eux célébrés à travers les contes chantés par les bardes puis transcrits par les poètes.

Notons qu'il n'y a pas de héros dans les fables, car ce sont des textes parlant de la vie quotidienne, souvent satiriques, qui se moquent des défauts humains, incarnés par des personnages ordinaires et

souvent grotesques. Il n'y a pas non plus de héros dans les mythes car ces récits ont pour sujet les péripéties de divinités.

C'est donc principalement dans les contes, les légendes et les récits historiques que nous fréquentons des héros.

Parmi les plus célèbres figures héroïques du haut Moyen-Âge figurent Tristan et Iseut, amants victimes de leur passion funeste, qui sont issus de la lignée des héros fidèles et courageux victimes de la fatalité; le héros, Tristan inspirera plus tard à Chrétien de Troye, le personnage de Lancelot du Lac.

Les héros païens -grecs et celtes- sont peu à peu christianisés, et leurs vertus sont mises au service de saintes actions : c'est le cas notamment des chevaliers de la table ronde, qui partent en quête du Saint Graal;

Tous les romans de chevalerie, héritiers des chansons de geste, mettent en scène des héros pieux, qui luttent contre le Mal; ils sont encadrés à la fois par le code d'honneur de la chevalerie, l'allégeance à un Seigneur, parfois à une Dame, et la foi en Dieu qu'ils craignent et respectent. Les puissances du Bien et du Mal sont symbolisées par toute une faune d'êtres fantastiques, du dragon à la licorne en passant par les trolls et, bien sûr, les fées. On voit souvent les anges du côté des saints, et, du côté des païens, des monstres mythologiques (faunes, satyres, griffons) matérialisés, sortis de l'enfer et, luttant contre les guerriers chrétiens.

Bien que l'on soit passé d'une civilisation polythéiste à une civilisation chrétienne, on constate une persistance de la figure du héros guerrier, porteur d'une mission, d'une quête, prêt à affronter toutes sortes de dangers pour la gloire, l'amour ou la Foi. Ce sont ces vertus qui lui permettent d'accéder à l'éternité, par l'intermédiaire d'êtres fantastiques, messagers des dieux, que sont les Walkiries ou les fées; ces femmes ailées emportent le guerrier victorieux dans l'au delà, Valhaala ou Avalon. De même, les Anges emportent le chevalier Roland, mort, du champ de bataille vers les Cieux.

Il y a donc une certaine unité, une harmonie parmi les héros de l'antiquité et du moyen-âge : on retrouve les trois dimensions précédemment citées, à savoir :

- **des qualités extra-ordinaires presque divines : la vaillance, la fidélité, le sens du sacrifice pour servir une noble cause**
- **des limites (notamment la mort) qui réaffirment l'humanité du personnage**
- **une gloire éternelle:** de nombreux chevaliers sont devenus saints en terrassant le dragon ou l'ennemi, les plus célèbres : St Georges et St Michel, Ste Jeanne.

Une première rupture va s'opérer à la Renaissance, avec l'émergence de l'humanisme. La remise en question du système de valeurs médiéval transparaît clairement dans la parodie de chanson de geste qu'est le *Gargantua* de Rabelais, véritable satire du roman chevaleresque : « *ce que les Sarazins et Barbares jadis appeloient prouesses, maintenant nous appelons briganderies et mechansetez* »

Notons que Gargantua, héros du roman éponyme, est un géant. Cela n'est pas anodin : Rabelais aurait-il souhaité discréditer non seulement la figure du chevalier sans peur et sans reproche, mais également celle de l'être fantastique issu d'un autre monde, messager du divin? On voit poindre l'influence du protestantisme, qui tourne en dérision les croyances catholiques ; par exemple, dans le chapitre sur la naissance de Gargantua imaginée comme l'envers de la naissance du Christ. L'enfant, au lieu de naître normalement, sort par l'oreille gauche, version grotesque de l'Annonciation par

l'Archange Gabriel. Le narrateur, qui qualifie cette naissance d' « étrange nativité », fait clairement référence à la nativité du christ

Deux traits caractéristiques de l'humanisme émanent de ce roman : la prégnance du rationnel sur la croyance, de l'esprit critique sur la Foi - qui, par définition, écarte le raisonnement pour admettre sans preuve - et d'autre part, l'intérêt porté à l'enfant et à son éducation.

On cerne de plus en plus l'importance de proposer aux plus jeunes des héros porteurs des valeurs que l'on souhaite leur transmettre.

La Contre Réforme éloigne pour un temps les idéaux humanistes mais elle conserve cet intérêt porté à l'enfant, dans un contexte catholique ; L'enfance est envisagée comme « l'état le plus humble, le plus débile et le plus impuissant de Jésus » d'après le cardinal Pierre de Bérulle ; cette faiblesse, due à l'état d'enfance est « déifiée » parce que le Christ l'a vécue dans les premières années de sa vie; Ainsi émerge, au XVII<sup>ème</sup> siècle, la Spiritualité de l'Enfance, qui influencera largement des auteurs comme Fénelon, ou Mme Guyon, et, dans une moindre mesure, Charles Perrault. Cette importance attribuée à la petitesse se reflète dans les contes de l'âge classique où le héros est souvent petit de taille ou de naissance. C'est le cas de Tom Pouce, Le Petit Poucet, Le Petit Chaperon, La Petite Poucette, Riquet à la Houppe, le Malin Petit Tailleur, ou encore Cendrillon qui doit son surnom au fait qu'elle dort dans les cendres. La moralité est au centre des contes et fables en vogue à cette époque; les héroïnes sont humbles, bonnes, charitables; les héros sont courageux, leur intelligence compense leur faiblesse physique. Ils ne perdent jamais espoir. Leur destinée est souvent heureuse, leur entreprise couronnée de succès car, à l'image du Christ, c'est leur gloire originelle qui est enfin révélée.

Les auteurs classiques réaffirment donc l'importance du merveilleux, du fait de son lien avec le sacré. (je vous renvoie à *La Sainte et la Fée* d'Yvan Loskoutoff )

Les récits de cette époque sont truffés d'objets magiques et d'êtres surnaturels, or, comme nous l'avons déjà dit, le monde merveilleux c'est le monde de l'au-delà, le monde d'après la mort. Les ogres, les sorcières, et les géants appartiennent au royaume de la mort, dans lequel le héros doit pénétrer et d'où il doit revenir: c'est pour ça que l'on dit souvent du conte traditionnel qu'il est un **récit initiatique**.

### **III. Le héros ordinaire : l'avènement du matérialisme pur et le désenchantement**

Mais l'élan rationaliste entamé à la Renaissance réapparaît au XVIII<sup>ème</sup> siècle avec les Lumières, amorçant le processus de laïcisation de la société qui aboutira à la séparation des Églises et de l'État au XIX<sup>s</sup>.

L'homme remet en question toutes les normes qui réglaient jusqu'alors sa vie spirituelle et sociale. La foi et l'imagination laissent place au scepticisme, à l'incroyance, et au doute moral.

Il n'y a plus rien au dessus de l'homme, qui est, du même coup, dépourvu de cette part de divin en lui. La connotation merveilleuse du roman épique s'efface peu à peu. La réalité se résume à ce qui est sensible.

On s'accorde à considérer le Bien comme la somme des intérêts particuliers ; c'est le sens de la célèbre formule de Spinoza, édictée un siècle plus tôt : « Ce qui est bien, c'est ce qui est utile »; Ainsi, ce ne sont plus les qualités du héros qui sont extra-ordinaires, mais son parcours, ses aventures. L'exemple le plus illustre du héros ordinaire est sans conteste *Robinson Crusoe*. C'est d'ailleurs le seul livre autorisé à Émile, dans le célèbre traité d'éducation de Jean-Jacques Rousseau.

Ce héros malgré lui, sans idéal et sans qualité particulière reprend la figure du personnage luttant pour survivre et retrouver les siens. Mais à la différence d'Ulysse, Robinson n'a pas de vertus mo-

rales. C'est un aventurier attiré par l'appât du gain, qui s'est embarqué sans tenir compte de l'interdiction de son père, ni des avertissements du Ciel (avant de s'embarquer sur le bateau qui devait sombrer, il avait traversé une terrible tempête lors d'un précédent voyage, et s'était juré, s'il en réchappait, de ne plus jamais naviguer...).

Au XIX<sup>ème</sup> siècle la tendance se poursuit: la frontière entre le Bien et la Mal devient toujours plus floue. L'homme, maître du monde, n'est plus considéré comme mauvais par nature; c'est la condition sociale qui fait naître le vice. L'éducation morale n'a donc plus de raison d'être, le déterminisme social ayant remplacé le libre arbitre.

Stevenson, l'auteur de *l'Île au trésor*, abonde en ce sens quand il affirme : « Courir le lièvre de la visée morale ou intellectuelle alors que nous chassons le renard des intérêts matériels, voilà qui n'est pas pour enrichir, mais pour ôter toute valeur à votre histoire ».

Si, dans la tradition populaire, le héros continue à représenter la lutte contre le Mal, il n'en est pas de même dans la littérature bourgeoise. Ainsi, dans les contes il est toujours question de héros rusés qui déjouent les pièges du Diable, ou au contraire de héros peu scrupuleux et niais, qui se font rouler par Satan et connaissent une fin peu enviable. Mais ces héros disparaissent peu à peu en même temps que prend fin la tradition du conte oral.

Avec l'avènement du capitalisme, la progression de l'industrialisation et la démocratisation du livre imprimé achèvent d'imposer à la société entière la bourgeoisie comme modèle, et l'on voit se multiplier les héros de la vie ordinaire: égocentriques, pathétiques, et même parfois mauvais.

Dans la littérature jeunesse, en plein essor, on délaisse l'enfant modèle pour suivre les péripéties de garnements désobéissants, irréfléchis et égoïstes, - c'est la figure de l'enfant terrible : *Les Malheurs de Sophie* (1858), *Le Bon Petit Diable* (1865), *Alice au Pays des Merveilles* (1865) ou encore *Pinocchio* (1881) et *Niels Holgerson* (1906).

Tous ces jeunes héros turbulents préfigurent *Pierre et le loup*, *Fifi Brindacier*, *Mimi Cracra*, ou *Titeuf*.

Notons cependant qu'un personnage en particulier fait figure d'exception, car, quand Sophie Pinocchio ou Niels se ravissent, comprennent qu'ils ont mal agi et finissent par rentrer dans le rang, Alice, elle, n'évolue pas. Le schéma narratif est celui du roman d'aventure : comme Ulysse ou Robinson, l'héroïne se retrouve dans un univers étranger et lointain, elle est censée chercher à rentrer chez elle - or il n'en est rien. Son univers est bizarre, malsain, plein d'angoisse et de peur; Les êtres qu'elle côtoie au pays des « merveilles » ont certes les attributs du fantastique, mais ne répondent à aucun ordre, aucune logique : c'est le règne de l'absurde, de l'arbitraire, de l'irrationnel. Le roman vise à déconstruire les valeurs et le sens lui-même. Carroll Lewis voulait ce non-sens humoristique, mais c'est un humour mortiphère pour l'enfant qui, justement, est en pleine construction de ses repères. Comment ne pas y voir une volonté affirmée de s'attaquer à la part de divin dans l'enfant, surtout quand on sait que Lewis, en dehors de sa carrière littéraire, pratiquait également l'art de la photographie, en faisant poser nues de petite filles...

Contemporain de Carroll Lewis, Jules Verne célébrait quant à lui dans ses romans l'idéal du progrès technique et de la science. Son personnage le plus illustre est sans doute le capitaine Némó, héros de 20 000 lieues sous les mers (également présent, avec un rôle de moindre importance, dans *L'île mystérieuse*, inspirée de Robinson Crusoe); l'on retrouve dans Nemo, le caractère tempétueux et impulsif d'Achille, mais la ressemblance s'arrête là, car le capitaine met sa violence et sa haine au service d'une vengeance personnelle, et non d'une cause collective. En effet, «Ce terrible justicier, véritable archange de la haine » selon les termes de l'auteur, habite les mers pour ne plus avoir à subir l'injustice et l'abus de pouvoir. Du fond des océans, il mène à bord de son sous marin, une guerre sans merci contre ceux qui lui ont tout pris. Le génie humain mis au service de la haine et de

la vengeance. Or, cette vengeance n'est pas tournée contre les seuls responsables de sa souffrance, mais contre leur nation toute entière: la « nation maudite ». Némoto envoie au fond des mers des innocents. Au nom du bien, il agit mal. Cette figure du justicier solitaire inspirera plus tard les auteurs de comic.

On pourrait citer bien d'autres personnages amoraux, comme Arsène Lupin, le héros voleur de Maurice Leblanc ...

Le revers de ce désenchantement du monde, c'est l'essor d'un « matérialisme transcendant »: le spiritisme et l'occultisme entre autres, dont les adeptes s'intéressent particulièrement à l'éducation comme moyen de métamorphoser la société.

En 1875, année de parution de L'île mystérieuse, Mme Blavatsky fonde la Société Théosophique<sup>1</sup>, elle-même à l'origine du mouvement dit de l'Éducation Nouvelle; ce mouvement a parrainé R. Steiner et Maria Montessori. La célèbre médecin italienne, pose les bases de ce que sera l'éducation du XXI<sup>ème</sup> siècle : « Ici commence donc une nouvelle voie, où ce ne sera pas le professeur qui enseignera à l'enfant, mais l'enfant qui enseignera au professeur ». Les piliers de cette révolution sont : le rejet de l'autorité traditionnelle, la promotion de l'autonomie, et de la coéducation; une certaine importance est accordée à l'éveil spirituel, mais c'est une spiritualité anthropocentrée, sans Dieu, faite d'hommes liés entre eux par les idéaux de fraternité et d'égalité, chers aux francs-maçons. Cette horizontalité des rapports entre hommes se substitue à la verticalité de la transcendance divine. Montessori parle de « plan cosmique » et de « Grand But de la Vie »; mais ne nous y trompons pas : comme le rappelle René Guenon dans son essai sur le Théosophisme « (le but de Mme Blavatsky), n'est pas de restaurer l'Hindouisme, mais de balayer le Christianisme de la surface de la terre ». (Déclaration faite à M, Alfred Alexander, et publiée dans *The Medium and Daybreak*, de Londres, janvier 1893) Objectif :déconnecter le spirituel et le religieux; capter l'élan mystique des hommes pour le détourner du véritable objet de sa Foi. Ce que René Guenon appelle la *déviatio*n, qui consiste à « verrouiller l'accès au secours du ciel ».

Remarquons d'ailleurs que Montessori condamnait fermement le mystérieux et le fantastique dans les livres pour enfants, officiellement dans un souci de vraisemblance... mais on peut y voir aussi une tentative pour étouffer chez l'enfant son attrait pour le Mystère et le sacré.

Ces influences *new-age* sont encore nettement perceptibles dans les productions actuelles; elles se caractérisent notamment par l'apologie du néo-paganisme, les références à la mythologie égyptienne ou hindoue (Rudyard Kipling, 1865-1936) ou encore le goût du bizarre, et du macabre (Abraham Stoker, 1847-1912). Le roman néogothique qui deviendra plus tard le roman d'horreur, a pour thèmes centraux le pacte infernal, l'incarcération et la torture, le suicide et le vampirisme. Ces sujets sont remis au goût du jour dans les années 1990 par les films de Tim Burton, et dans la littérature jeunesse par la collection *Chair de Poule*. La dualité est également un sujet de prédilection des néogothiques, incarné entre autre par le personnage de Dr Jekyll et Mr Hyde, oeuvre qui inspirera plus tard le super héros Hulk.

Avant de clore ce chapitre sur le XIX<sup>ème</sup> siècle, penchons nous sur le célèbre auteur Tolkien né en 1892, un an après le décès de Mme Blavatsky. Il amorce, avec son ami Lewis, le retour en grâce - fugace- de l'épopée.

Tolkien prend le contre pied du matérialisme en se réappropriant le genre de l'épopée, avec son univers fantastique peuplé d'êtres surnaturels et de guerriers valeureux. Dans son célèbre roman Le Seigneur des anneaux, les bons et les méchants sont clairement identifiés, ils ont chacun leur royaume. Le Mal cherche à étendre son empire, grâce à l'anneau magique. Notons que l'auteur

---

<sup>1</sup> interprétation évolutionniste des cycles cosmiques de la tradition hindoue

choisit de confier sa quête, la destruction de l'anneau de pouvoir, à des Hobbits, imparfaits et mortels, et non à un mage tout puissant comme Gandalf. Tolkien réaffirme ainsi l'importance de l'acte héroïque, du sacrifice pour une noble cause.

Son compatriote et ami, l'auteur CS Lewis, en fait de même avec Le monde de Narnia, qui relate les aventures d'une fratrie dans un monde fantastique, où ils règnent et tentent de lutter contre les forces maléfiques de la sorcière blanche. Ils sont aidés par un lion, Aslan, qui se sacrifie pour racheter les fautes du jeune frère. Ce personnage est clairement une allégorie du Christ.

Mais ces deux auteurs britanniques font figure d'exception dans le panorama du XXème siècle naissant...

Les guerres mondiales entérinent l'entrée dans la modernité, que Bernanos décrit comme une « conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure » (la France contre les robots). Et ce nouveau monde doit, pour se perpétuer, engendrer des hommes convaincus, dès leur plus jeune âge, de cette **négation de la transcendance et du sens de la vie**.

On va progressivement dériver du héros de la vie ordinaire vers le sur-homme, qui est en vérité, nous le verrons, un anti-héros.

#### **IV. L'anti-héros des XXème et XXI ème siècle : le retournement des valeurs**

Ce sur-homme, c'est l'Übermensch conceptualisé par Nietzsche dans Ainsi parlait Zarathoustra: un individu indépendant ne laissant ni la religion ni la loi définir son code moral. Il construit ses valeurs grâce à ses expériences de vie.

Il est intéressant de noter que sa traduction littérale, en anglais, donne « superman ». Le nom du personnage de Superman est traduit de "Übermensch" d de F. Nietzsche, et Kal-El (son nom kryptonien) signifie en hébreu "tout ce que Dieu est." Ce héros justicier est contemporain d'un héros français, lui aussi reporter et justicier, je veux parler de Tintin. Mais à y regarder de plus près, nous nous apercevons qu'ils n'ont rien en commun.

##### **IV.1 Le rapport à la justice et à la communauté à travers deux personnages emblématiques**

Tintin ressemble à un enfant; il n'est ni grand ni fort, et c'est son intelligence qui lui permet de dénouer les intrigues. Intègre et humble, il est guidé par l'amour de la vérité. Il s'apparente beaucoup aux héros enfantins de l'âge classique. Il est également l'héritier d'Achille et Ulysse, car il a toutes les aptitudes humaines : il sait conduire un avion, un bateau, un sous-marin, sait très bien nager, fait de l'alpinisme, du parachute et bien d'autres choses encore. Mais malgré tout cela, il fait toujours preuve de tempérance, d'humilité et d'abnégation. Toujours prêt à se sacrifier pour les autres, jamais il ne se moque des erreurs parfois grotesques de ses amis, jamais il ne se venge, jamais il ne rabaisse ses ennemis.

Sa pureté serait même parfois ennuyeuse tant elle peut sembler irréaliste. Mais pour compenser cette perfection -nécessaire- du héros, Hergé a créé une panoplie de personnages secondaires hauts en couleur. Et les défauts exagérés de ses alliés comme la colère du capitaine Haddock (avec pourtant un coeur d'or) ou la gourmandise de Milou ne font que mettre un peu plus en exergue ses grandes vertus. C'est un héros « laïque » mais néanmoins porteur de toutes les valeurs chrétiennes.



Superman, quant à lui, cache sa véritable identité sous les traits d'un journaliste timide et médiocre. Il ne brille que par sa force surhumaine et ses super pouvoirs - il est quasiment invulnérable. En outre, quand Tintin se contente de faire éclater la vérité au grand jour, laissant aux Dupont le soin d'emprisonner les méchants, Superman, quant à lui, s'arroge les pouvoirs exécutifs et judiciaires, il est tout à la fois procureur, jury, juge et force de l'ordre; il combat le crime comme il l'entend, sans rendre de comptes à personne, protégé par son anonymat; en bref, il se substitue à Dieu en s'imposant comme l'autorité morale la mieux capable d'encadrer ses pairs.

Superman et tous les super-héros de comics qu'il engendrera - on peut inclure les héros robots comme Terminator et Robocop - sont des personnages sur-humains, sans Dieu ni maître, et invincibles, qui suscitent l'adoration parce qu'ils sont tout puissants, à l'image de Dieu; d'ailleurs, Jack Kirby, auteur de Hulk et X-Men, a inventé une race de héros nommée les *New Gods*

Cette race n'est pas sans rappeler celle des héros d'Hésiode, mais le parallèle ne tient pas car contrairement à leurs ancêtres antiques, les super-héros semblent tout puissants physiquement et moralement, ils sont à la fois invincibles et auteurs de leurs propres lois. Ils rappellent en cela l'attitude des tous jeunes enfants de maternelle, encore empreints du sentiment de toute puissance infantile. Ces petits êtres égocentrés, narcissiques, arborent fièrement sur leur t-shirt les effigies de Batman, Spiderman ou Superman. Leurs jeux sont entièrement calqués sur les exploits surnaturels de leur superhéros.

Comme l'affirmait Nietzsche, pour l'homme du XX<sup>ème</sup> siècle, Dieu est mort; tout se vaut, tous les cadres sont subjectifs, il n'y a pas d'ordre naturel et encore moins divin. Tout n'est que question de point de vue. Pourquoi, dans ce cas, créer un héros qui usurpe les attributs divins? Il y a bien détournement de la foi vers un objet trompeur. Nous y reviendrons.

## **IV.2 Un autre cas emblématique de détournement et d'inversion des valeurs : quelques portraits de héros Disney**

- *La Petite Sirène* : dans la version d'Andersen l'héroïne connaît une fin tragique, juste conclusion d'une histoire d'amour impossible. Dans la version de Disney, L'entreprise de la petite sirène réussit, en tout immoralité.

Au premier abord, l'histoire de Disney suit la trame du conte originel:

Ariel la petite sirène de Disney, comme dans le conte d'Andersen, est une jeune fille égoïste et envieuse. Elle rêve d'une vie qui lui est inaccessible, puisque l'objet de son amour est un humain, qui n'appartient donc pas à son espèce - Andersen nous précise que la petite sirène, ayant appris que les hommes vivaient bien moins longtemps que les sirènes mais qu'ils avaient une âme éternelle, voulut, elle aussi, avoir une âme éternelle. Pour satisfaire ses désirs, l'ondine pactise avec la sorcière des mers, afin de se faire aimer et épouser par le prince dont elle est éprise.

Or, si dans la version d'Andersen, son entreprise échoue, dans l'histoire de Disney c'est tout l'inverse. En effet, alors qu'elle n'a pas réussi à embrasser le prince avant le troisième jour (condition pour rester humaine), son père apparaît et offre à la sorcière de prendre la place de sa fille, faisant certes un acte d'amour et d'abnégation, mais surtout un acte complètement irresponsable et irrationnel : il est le roi, il ne peut pas se sacrifier ainsi; de plus, sa fille a choisi son sort. Ariel est donc complètement déresponsabilisée ! D'autre part, le prince, qui finit par tuer la sorcière, rend ainsi sa place au roi de la mer. Ce dernier, à son tour, déjoue la destinée et permet à sa fille de rester humaine pour épouser le prince.

La morale, complètement faussée, devient donc : “Poursuis des rêves impossibles quel qu’en soit le prix” ! Ariel reste égoïste, son père n’a aucune autorité paternel et cède aux caprices de sa fille et le prince a mis sa vie en danger pour une jeune fille immature.

- Même retournement chez *Cendrillon* : Dans la version de Perrault, Cendrillon une fois mariée au Prince, pardonne à ses soeurs, et leur permet de venir vivre à la Cour. Cette fin est totalement oblitérée dans la version de Disney, qui s’arrête aux noces, laissant penser que le mariage est une fin en soi, quand on pourrait voir dans le conte de Perrault une allégorie des épousailles célestes, de l’union de l’âme avec son Dieu.

- Il est encore question d’inversion des valeurs dans la *Reine des neiges* : chez Andersen il s’agit d’une belle histoire d’amitié entre une petite fille et un petit garçon, Gerda et Kay. Dans ce monde le "diable" a créé un miroir qui rend le beau laid et le laid toujours plus visible. Malheureusement le miroir éclate "en des centaines de millions, des milliards de morceaux et plus encore".

Or, Kay reçoit un jour un minuscule bout de ce miroir en plein coeur ; un autre morceau se plante dans son oeil. Dès lors Kay ne voit plus le Bien autour de lui mais seulement le Mal. Un après-midi alors qu’il joue seul, la reine des neiges vient l’enlever en traîneau. Gerda, au prix de nombreuses épreuves, parvient à le retrouver et à le soigner de son mal.

Chez Disney, c’est la reine ensorceleuse qui devient l’héroïne : grâce à ses pouvoirs surnaturels elle sauve son peuple d’un chaos qu’elle a elle même créé en plongeant la ville dans un hiver sans fin.

Le film incarne clairement un rejet ou une déconstruction du conte traditionnel. Même s’il suit à priori la trame d’un voyage initiatique et d’une quête - la recherche d’Elsa par sa soeur Anna - de nombreuses marques de l’idéologie contemporaine parsèment l’histoire. En effet, le prince n’est pas celui qui aide la gentille et douce princesse, le mariage n’est pas l’aboutissement d’une quête mais est rejeté dès les premières scènes, d’ailleurs il n’y a pas non plus de mariage à la fin mais un baiser (obtenu avec consentement) ! Le gentil du début, le prince Hans, se révèle être en fait un manipulateur pervers. Le personnage d’Elsa porte sans cesse à confusion passant du rôle de « gentille » à celui de « méchante ». Par exemple, elle a tous les attributs de l’antagoniste lorsqu’elle attaque sa soeur, lui gèle le coeur et la chasse avec un golem de glace...

Ce récit est très perturbant pour les enfants car il leur demande de saisir la complexité des personnalités humaines qui ne leur est pas encore accessible.

Il est aussi à noter que la chanson qui a fait le grand succès du film (« libérée délivrée ») et que tous connaissent dès la maternelle correspond au moment où Elsa ne sachant contrôler sa peur et faire face à ses nouvelles responsabilités de reine préfère s’enfuir en laissant le chaos derrière elle (en gelant Arendell). Voilà le modèle anti-héroïque des petites filles, tout à fait en accord avec la mentalité actuelle du « je fais ce que je veux quand je veux » !

j’y vois encore une fois un parallèle avec l’analyse portée par Guenon sur la psychanalyse, qui cherche à étendre l’humain « par le bas », en portant tous ses efforts sur le subconscient, au détriment de ce qu’il appelle le « superconscient »

Cette oeuvre de destruction des valeurs et de négation du sacré doit servir, pour les besoins de du capitalisme, à modeler, dès l’enfance l’homme du futur, parfaitement servile. Un humain neutre, sans identité, qui serait facile à gouverner et interchangeable. Un robot vivant.

#### IV.3 l’homme cuivré et le paneuropéisme du comte Coudenhove-Kalergi chez Tomy Ungerer

C'est sans doute dans cette optique que Tomy Ungerer, la star des instituteurs, a oeuvré. Il fut l'auteur de nombreux *best seller* comme l'album *Les Trois Brigands* (1961), *Jean de la Lune* (1966), *Le Géant de Zéralda*, *Otto l'ours* (1999), *Le Nuage Bleu* (2000).

Dans ce dernier album en particulier on retrouve les idéaux défendus par C K à savoir : garantir la paix en Europe par un métissage des peuples européens du futur. Ungerer imagine l'histoire d'un nuage bleu qui ne fait rien comme les autres nuages puisqu'il ne « pleut » jamais; un jour il découvre que les humains sont en guerre et décide de se sacrifier pour rétablir la paix: il se met à pleuvoir et repeint ainsi le monde de ses gouttes bleues. Ainsi uniformisés les humains bleus sont tous semblables et redeviennent pacifiques : plus de différence, plus de guerre.

« Si j'ai conçu des livres d'enfants, dit Tomi Ungerer, c'était d'une part pour amuser l'enfant que je suis, et d'autre part, pour choquer, pour faire sauter à la dynamite les tabous, mettre les normes à l'envers : brigands et ogres convertis, animaux de réputation contestable réhabilités... Ce sont des livres subversifs, néanmoins positifs ». « L'enfer est le paradis de Satan. Ce qui m'intéresse, c'est le no man's land entre le bien et le mal, que chaque camp puisse apprendre de l'autre. Si l'enfer est le paradis du diable, il n'y a pas de raison que le bon Dieu n'aille pas y passer quelques week-ends de temps en temps... »

#### **IV.4 Le détournement comme jeu humoristique, dans la lignée du non-sense de C Lewis et de l'éducation Nouvelle prônée par Montessori (l'enfant-roi, l'enfant Messie): les méchants sont gentils et inversement**

Toujours dans le registre du détournement, dans la droite lignée de T. Ungerer, nous assistons ces dernières années à l'explosion du nombre de parutions humoristiques visant à décrédibiliser et railler les personnages archétypaux. Il semble que les auteurs jeunesse aiment à s'acharner, en particulier, sur la figure du Grand Méchant Loup:

- En effet, il existe d'innombrables versions du Petit Chaperon Rouge : Ce conte traitant de la désobéissance et de la crédulité, devait, selon Perrault, prévenir les jeunes filles des dangers qu'il y a à écouter les loups doucereux, qui, « *de tous les loups sont les plus dangereux* ». Chez les frères Grimm, la morale est moins tranchée du fait que la faute est « rachetée » par l'intervention du chasseur. Mes les détournement les plus caractéristiques proviennent des innombrables versions humoristiques qui parodient le loup, le ridiculisent ou inversent le rôle des deux protagonistes, faisant de l'enfant un être dominateur, tyrannique et sans coeur. Quelques titres : *Made-moiselle Sauve-Qui-Peut*, *Le Plus Malin*, *Le Petit Chapeau Rond Rouge*, *Le Petit Chaperon Vert*, *Promenons nous dans les bois*, etc.
- Idem pour Les 3 petits cochons ; les versions anciennes condamnaient la paresse des deux premiers petits cochons, qui finissaient dévorés, et valorisaient le gout de l'effort qui était récompensé par la survie du troisième et son triomphe sur le loup. Ces récits tendent à disparaître au profit de versions parodiques, qui inondent les bibliothèques; le loup y apparaît comme un être imbécile et inoffensif, voire même amical et doux ( *Les trois petites cochonnes*, *Les trois petits loups et le grand méchant cochon* )

#### **IV.5 Tendances actuelles : réhabilitation des forces du Mal et dissolution finale**

La dynamique du détournement se poursuit aujourd'hui avec la mode des héros issus d'autres espèces : le petit vampire, Mortèle Adèle, Twilight, ou Harry Potter - toute une panoplie de vampires et de sorciers qui connaissent un succès éclatant.

Remarquons que ces personnages sont issus du « côté obscur », le camp des « méchants » d'autrefois... le « supra-humain » est réduit à la magie noire, aux sortilèges. Ces héros sont les nouveaux gardiens d'une humanité dont ils semblent ne pas faire partie, et les moyens qu'ils emploient pour parvenir à leurs fins questionnent notre éthique. Si le Bien, le juste et le vrai n'ont plus qu'une existence relative, si le monde est dépourvu de principe ordonnateur, qui peut-être légitime pour agir au nom de la communauté humaine? La légitimité de nos héros actuels semble tenir à leur toute puissance, elle même d'origine « biologique »; elle est due à la naissance, à la race (origine extra-terrestre pour certains super héros, race des Moldus/sorciers de sang pur/ Sang mêlé chez Harry Potter - Vampires immortels car déjà morts... Les êtres « normaux » c'ad qui ne sont pas dotés de super-pouvoirs ou ne pratiquent pas la magie, ceux-là donc sont indiscutablement inférieurs à ceux qui les protègent.

En outre, bien qu'ils fassent preuve de courage, les sorciers et vampires du XXI ème siècle ne fournissent pas vraiment d'efforts, puisqu'ils recourent à la magie toute puissance ; de même, on ne peut pas non plus attribuer leur réussite à un quelconque mérite dans la mesure où leurs pouvoirs sont innés. La violence qui émane de leurs luttes est aseptisée, virginale, car sur-humaine : elle se fait à coup de formules et de baguettes magiques, et non à l'aide de vulgaires objets contondants. Cette atmosphère conforte l'enfant dans **l'illusion, dans le fantasme stérile qui fuit la réalité, et non dans l'imaginaire qui la sublime**

Ainsi, les personnages de nos sagas à la mode ne correspondent en rien à la définition du héros, à savoir : un être qui, par ses qualités extra-ordinaires, ressemble à un dieu, mais qui reste profondément humain, mesuré, de par sa condition finie, limitée.

Notre siècle ne propose à la jeunesse qu'une attitude passéiste consistant à attendre qu'un être supérieur, messianique, vienne sauver l'humanité. Attente pacifique , « positive », condamnant toute forme de violence... Ceux-là mêmes que l'on avaient encouragés à remettre en question l'autorité, ces jeunes que l'on avait poussés au meurtre du père, sont aujourd'hui appelés à admettre symboliquement l'autorité d'une race supérieure car toute puissante.

Pour reformuler : Le héros traditionnel était inaccessible par ses qualités surhumaines, mais imitable par ses vertus.

Le héros du XXI ème siècle, au contraire, est ordinaire par ses vertus, inaccessible par ses pouvoirs magiques, et imitable par son costume, ses attributs. On lui voue un véritable culte consumériste en collectionnant les objets de son « univers ». Les enfants sont réduits au rôle de dociles consommateurs, renonçant à la recherche de la Vérité et du Sens, pour se consacrer à la celle de l'avoir et du paraître : c'est une quête de la Marchandise.

On est bien face à un véritable renversement de l'antique culte héroïque; une habile contre-façon, ce que Guénon appellerait sans doute une contre initiation, (imitation par reflet inverse). Nos héros sont devenus des idoles, images de divinités que l'on adore comme s'il étaient réellement divins; ce basculement n'est pas une simple imitation en négatif, mais une opposition, une attaque contre l'héroïsme.

La *mort de Dieu* a provoqué du même coup la disparition de la figure du héros, tous deux remplacés par des **idoles**. Ces objets d'admiration confortent l'enfant dans son sentiment trompeur de toute puissance, et le freine dans l'acceptation des règles supérieures à l'humanité qui ordonnent notre

monde. Il y a duperie dans l'image divine reflétée par ces fétiches qui tendent à mettre à la place de Dieu soit l'enfant lui même, soit un être racialement supérieur à lui.

## CONCLUSION ET OUVERTURE

Tout porte à croire que cette disparition du héros au profit d'un usurpateur sans âme a été voulue, calculée : nous sommes face à une stratégie visant à remodeler l'humain par l'éducation et la refonte de ses modèles. Les fascismes du XX ème siècle se targuaient d'avoir créé l'homme nouveau, qui n'était au fond qu'un héros factice, serviteur contraint de la cause commune, esclave au service de l'humanité, qui a tronqué, de force, les valeurs chrétiennes d'amour et de pardon contre celles de fraternité et d'égalité chères aux francs-maçons. Il n'est que de citer, le jeune Pavlik, icône des écoliers de l'union soviétique assassiné après avoir dénoncé son père, opposant à la collectivisation.

Le XXI ème siècle n'a fait que pousser à son paroxysme l'asservissement du petit peuple opéré par les technocraties, en privant l'homme de sa capacité à comprendre les processus qui lui ont soustrait sa liberté. C'est le glissement progressif du sentiment de toute puissance à celui d'impuissance, symbolisée par de pseudo-héros inhumains aux pouvoirs sorciers. Être sauvé du chaos par un mort vivant, c'est admettre la transcendance de la mort elle même, au lieu d'espérer une vie éternelle. C'est l'anéantissement absolu de tout espoir.

Si l'on se place sur le plan métaphysique, toujours à se référant à René Guenon, on peut également voir dans cette disparition du héros traditionnel, le triomphe de la quantité sur la qualité. En effet, cette dégradation du héros, qui est une dégradation du modèle, illustre parfaitement le glissement progressif de la qualité vers la quantité, ou encore de la complexité, porteuse de toutes les potentialités, vers la simplification et l'uniformisation. Après la phase de « déviation », correspondant à la mode des héros de la vie ordinaire, profanes, est venue la phase de subversion du monde consistant à « ouvrir le monde par le bas (...) pour y faire pénétrer les forces dissolvantes ».

Le héros en tant que modèle est le pôle représentant l'humain dans son essence, ce vers quoi il doit tendre, en terme de qualité, de valeur. L'autre pôle, celui de la substance, est la négation-même de ce modèle, au profit d'une multiplication des « cas particuliers » se revendiquant comme étant leur propre modèle. Et en effet on voit se multiplier les romans où l'on invite l'enfant à être son propre héros ; cette tendance est encore accentuée avec l'accès aux réseaux sociaux et la possibilité pour tout un chacun de se mettre en scène et de s'offrir au regard de tous. Ainsi on voit se multiplier sur la toile de jeunes héros du virtuel, dépouillés de toute qualité propre, des « unités plus ou moins semblables entre elles ».

L'écran est un outil redoutable pour accélérer le règne de la quantité en démultipliant les images ; l'uniformisation qui en découle est bien plus efficace que tout ce qu'avaient pu produire les anciens fascismes.

Pour conclure, voici l'extrait d'un discours d'A. Soljenitsyne prononcé à Harvard le 8 juin 1978, qui résume bien notre propos :

*« Vos étudiants sont libres au sens légal du terme, mais ils sont prisonniers des idoles portées aux nues par l'engouement à la mode.(...)cette sélection opérée par la mode, ce besoin de tout conformer à des modèles standards, empêchent les penseurs les plus originaux d'apporter leur contribution à la vie publique et provoquent l'apparition d'un dangereux esprit grégaire qui fait obstacle à un développement digne de ce nom (...) l'erreur doit être à la racine, à la fondation de la pensée moderne. Je parle de la vision du monde qui a prévalu en Occident à l'époque moderne, née à la Renaissance, et dont les développements politiques se sont manifestés à partir des Lumières. Elle est devenue la base de la doctrine sociale et politique et pourrait être appelée l'humanisme rationaliste, ou l'autonomie humaniste : **l'autonomie proclamée et pratiquée de l'homme à l'encontre de toute force supérieure à lui.** On peut parler aussi d'**anthropocentrisme** : l'homme est vu au centre de tout. (...) Si l'homme, comme le déclare l'humanisme, n'était né que pour le bonheur, il ne serait pas né non plus pour la mort. Mais **corporellement voué à la mort, sa tâche sur cette terre n'en devient que plus spirituelle** : non pas un gorgement de quotidienneté, non pas la recherche des meilleurs moyens d'acquisition, puis de joyeuse dépense des biens matériels, mais l'accomplissement d'un dur et permanent devoir, en sorte que tout le chemin de notre vie devienne l'expérience d'une élévation avant tout spirituelle : quitter cette vie en créatures plus hautes que nous n'y étions entrés. »*

Soljenitsyne pointe du doigt l'aliénation mentale qui découle de la société de consommation. Pour lui, la seule liberté valable, c'est la liberté de penser et de croire.

Le héros est un appel au dépassement de soi, il encourage par son exemple à renoncer aux plaisirs matériels, immédiats mais futiles et trompeurs: cet hédonisme de masse a l'apparence du Paradis, mais il est en réalité d'essence maléfique.

Le héros est la solution à la question métaphysique de la permanence de notre être après la mort physique. C'est l'outil au service du salut de notre âme.

Tout notre exposé aura tenté de souligner l'importance majeure d'accueillir d'un oeil averti et critique ce qui de nos jours est produit à destination des enfants. À bien distinguer les héros véritables des idoles qui tentent de les supplanter.

Veillons à nourrir nos enfants « spirituellement », quelques soient nos croyances. Car il est tout autant nécessaire au corps de grandir qu'à l'âme de s'élever, afin de trouver un sens à notre existence même.

L'enfant doit pour devenir adulte renoncer à son sentiment narcissique de toute puissance, prendre conscience de ses limites, celles de son corps, celles que lui impose la vie en société, celles, enfin, de la morale. À l'image des héros qui l'inspirent, il doit se soumettre aux lois fixées par ceux qui le précèdent et qui l'ont engendré : ses parents, par la biologique, et le Père éternel, par le Verbe.

Cette soumission à un ordre supérieur est une première étape nécessaire à la *sublimation*. Pour se couvrir de *Gloire*, l'enfant apprend à lutter sans cesse contre la tentation du Mal, en terrassant, avec l'aide de ses anges ou de ses fées, la Bête qui est en lui, et autour de lui.

Offrir à nos enfants des modèles véritablement héroïques, c'est faire le choix de la radicalité : à savoir d'une éducation claire et sans ambiguïté, quitte à verser dans le manichéisme, avec des héros tout blancs, et des méchants tout noirs, (je ne parle pas de couleur de peau, bien sûr, mais de valeurs incarnées, de quête) .

Et je voudrais finir en soulignant qu'il existe un héroïsme masculin, et un héroïsme féminin, opposés et complémentaires. En guise d'ouverture, voici donc quelques réflexions autour du chapitre in-

titulé Hommes & femmes de Révolte contre le monde moderne. Julius Evola affirme que l'homme et la femme traditionnels ont chacun leur propre voie, à savoir :

- l'héroïsme viril qui est un héroïsme actif, positif, une **affirmation absolue** : c'est la figure du **guerrier** ou de **l'ascète**, parfaitement illustrés par les héros antiques et médiévaux.
- l'héroïsme féminin, à l'opposé, qui est un héroïsme passif et « négatif » dans le sens où il consiste en un effacement total au profit de l'être aimé, un **dévouement absolu** : c'est la figure de **l'amante** ou de **la mère**. Julius Evola précise bien que le mot « négatif » n'est pas à prendre au sens péjoratif du terme. C'est un héroïsme « aussi fructueux sur le plan du dépassement de soi et de la libération » que celui de l'homme, et qui équivaut à une « offrande sacrificielle ».

Cette capacité de don absolu, cette humilité, sont des valeurs très présentes chez les héroïnes de nos contes traditionnels ; mais **il est à noter que cet héroïsme féminin, du moins en Occident, est exclusivement incarné par la figure de l'amante ou de la Sainte - jamais par la figure maternelle.**

Il n'y a pas à ma connaissance de femme qui soit héroïne en tant que mère, du moins en Occident. Dans les contes traditionnels, la mère - et plus encore la belle-mère - est souvent jalouse et hostile. Elle est en rivalité avec l'héroïne :

Les mères de Peau d'âne, Blanche-Neige et Cendrillon meurent jeunes et c'est leur mort qui est à l'origine des tourments de leur fille.

La mère de Raiponce, envoutée par une sorcière, échange sa fille contre des feuilles en salade.

La mère du Petit Poucet convainc son mari de perdre ses sept enfants dans la forêt. Idem pour Hansel et Gretel.

La Belle mère de La Belle aux Bois Dormants ambitionne de manger ses petits enfants et sa belle fille à « la sauce Robert ».

Celle de Blanche Neige réclame à son valet qu'il lui rapporte le coeur de sa belle fille.

Pourquoi donc, en Occident, l'héroïne n'est-elle jamais incarnée par une mère de famille ?

La réponse réside peut-être dans le rapport que les mères entretiennent à la mort, différent des hommes par le fait qu'elles donnent la vie, et participent donc d'un cycle de renaissance infini, cycle « tellurique » selon les termes de Julius Evola, peu compatible avec le concept d'immortalité céleste...